



Portrait

Le Nobel
des arbres

Chercheur à l'Institut national de la recherche agronomique, à Bordeaux, Antoine Kremer vient d'obtenir le prix Marcus-Wallenberg, qui récompense ses travaux sur la génétique des chênes. **Page 17**

PARCOURS

1951

Naissance à Sarreguemines (Moselle).

1976

Ingénieur, il intègre l'Institut national de la recherche agronomique (INRA).

1986

Premier programme européen de recherche sur la diversité des chênes.

1992

Thèse de génétique des populations.

2003

Création de l'unité de recherche Biodiversité, gènes et écosystèmes.

2006

Remise, le 28 septembre, du prix Wallenberg, à Stockholm.

Antoine Kremer

Les chênes

de la passion

Spécialiste de la génétique des arbres, le chercheur a passé plus de temps dans les chênaies que chez lui. Il est le premier Français lauréat du prix Marcus-Wallenberg, le « Nobel » de la recherche forestière

Si c'était un musicien, ce serait l'une des pop stars qui ont fait vibrer sa jeunesse, Jimi Hendrix, Jim Morrison ou Bob Dylan, dont les vinyles trônent toujours dans sa discothèque. Un sport ? Le

vélo, qui lui conserve un physique de jeune homme – à 54 ans, il garde assez de souffle et de mollets pour grimper l'impitoyable col du Tourmalet au pied levé –, ou la randonnée pédestre. Un loisir ? Le cinéma, dont il faillit faire sa profession.

Si c'était un écrivain, ce pourrait être Jean Giono, pour sa nouvelle *L'homme qui plantait des arbres* (éd. Utovie, 1985). Ou, profil romantique, Lamartine méditant « à l'ombre d'un vieux chêne ». Ou peut-être encore, plus moraliste, le La Fontaine dde la fable *Le Chêne et le Roseau*. Si c'était un oiseau, ce serait sans doute un geai friand de glands. Et si c'était un arbre, ce serait à coup sûr un chêne. *Quercus* pour les intimes. L'objet d'étude, la passion, la vie d'Antoine Kremer.

Un long compagnonnage qui lui vaut d'être le lauréat 2006 du prix Marcus Wallenberg, la plus haute récompense internationale dans le domaine de la recherche forestière, doté de 200 000 euros.

Cette consécration ne surprend guère son entourage. « Antoine a toujours été un garçon très déterminé dans la vie, se souvient son frère aîné, Jean, officier de police à la retraite. *Attentif aux choses de la nature. Et d'une rare ouverture d'esprit : il peut vous parler de philosophie et, dans l'instant suivant, discuter de la*

meilleure manière d'épandre du fumier. » « Une peinture, confirme une collègue. Un acharné au travail, qui donne parfois l'impression de vivre dans son monde. »

Avec son air de doux rêveur échevelé, aux yeux cerclés de verres épais, Antoine Kremer garde pourtant les pieds sur terre. Celle du monde rural où plongent ses racines. Difficile d'avoir un ancrage plus marqué que celui du pays de Bitche, dans ces Vosges du Nord aux fières pinèdes où il passe son enfance, deuxième de quatre fils, père paysan, mère au foyer.

C'est là cependant, sur ce sol écartelé entre la France et l'Allemagne – pendant la seconde guerre, son père a fait partie des « malgré-nous » enrôlés de force dans la Wehrmacht –, que naît « le sentiment de n'appartenir à aucun pays ». D'être « un apatride », citoyen de la planète Terre. Voilà pourquoi, peut-être, il conduira ensuite toutes ses recherches dans un cadre international.

Des études secondaires chez les Pères du Saint-Esprit confortent cette inclination. L'éducation y est stricte et l'adolescent a du mal à se plier aux règles de l'internat, mais les prêtres missionnaires le sensibilisent aux problèmes du Sud. Il en sort tiers-mondiste convaincu. Et s'engage, poussé par une certaine idée du développement, dans des études supérieures d'agronomie et de foresterie.

Elles le mènent en Algérie, où il réalise un inventaire écologique des peuplements de chênes-lièges ruinés par le conflit franco-algérien. Pendant ses vacances, il sillonne en stop les Etats-Unis, où il assiste aux meetings de contestation de la guerre du Vietnam. Il projette alors de partir en Libye étudier la désertification.

La rencontre d'un professeur de génétique – « une révélation », dit-il – le fixe en France, à l'Institut national de la recherche agronomique (INRA) de Bordeaux, où il entre, cela ne s'oublie pas, le jour de la mort d'André Malraux. Il y fera toute sa carrière.



La diversité n'est pas seulement un patrimoine hérité de notre passé



Il choisit de s'intéresser au chêne, vieille lignée, riche famille. Il y a le rouvre et le pédonculé, le pubescent et le tauzin, le liège et le kermès, le chevelu et le vélan, le rouge, le vert, le blanc, celui des

marais, de Macédoine, de Hongrie et du Portugal... Une tribu forte de quelque 600 espèces de par le monde. Elle n'est pas la plus ancienne : les conifères ont précédé les feuillus sur terre, où les chênes ne sont apparus que voilà 50 à 60 millions d'années. Mais, observe Antoine Kremer, « le chêne a accompagné toute l'histoire de l'humanité », nourrissant parfois de ses glands hommes et bêtes, comme l'atteste Pliny l'Ancien. « Cet arbre, poursuit le chercheur, possède un énorme potentiel adaptatif. Ses formidables facultés de dispersion lui permettent de coloniser, à la moindre opportunité, des espaces nouveaux. »

Voilà comment *Quercus*, raconte-t-il, quasiment disparu du territoire européen lors du dernier maximum glaciaire, voilà 18 000 ans, a réussi, à partir de quelques poches de résistance (la botte italienne, la péninsule Ibérique et le sud des Balkans), à reconquérir la totalité du continent, en seulement 6 000 ans. S'accommodera-t-il avec le même bonheur du réchauffement actuel ? Est-il au contraire menacé de dépérissement ? C'est l'enjeu des travaux de l'unité Biodiversité, gènes et écosystèmes, que dirige Antoine Kremer. Et, plus largement, du programme européen – 15 pays, 25 équipes – *Evo-tree*, qu'il vient d'être chargé de piloter.

Face aux changements climatiques, la meilleure parade des forêts en général, des chênaies en particulier, est leur diversité génétique, dit-il en touchant du bois.

Aujourd'hui triviale, l'idée paraissait incongrue au début des années 1980, quand les sylviculteurs ne juraient que par la sélection des espèces. Il lui a fallu « batailler avec les institutions » pour lancer en 1986, à la faveur d'une « bonne glandée » – une belle fructification sur toute la France –, un échantillonnage de grande envergure : 5 tonnes de glands récoltés dans cinquante peuplements, triés et analysés à la main. Travail de bûcheron, patience de bénédictin.

Suivront quatre programmes de recherche menés, cette fois, à l'échelle de l'Europe, où il réalise la plus vaste étude de diversité génétique jamais entreprise, sur plus de 2 600 populations de chênes.

« *Ecologiste pragmatique* », Antoine Kremer n'érige pas la biodiversité en dogme. Mais, dit-il, « plus j'avance dans mes recherches, et plus je suis persuadé que la diversité n'est pas seulement un patrimoine hérité de notre passé. Elle joue un rôle essentiel dans la pérennité des écosystèmes et même des systèmes sociaux ».

Il sème pour les générations futures. Cela vaut bien quelques regrets. Avoir délaissé les pays du Sud, même s'il continue à étudier en Guyane française les essences tropicales, l'angélique, le mahogany ou le wacapou. Et puis, n'avoir jamais pris le temps d'apprendre à jouer d'un instrument de musique. ■

PIERRE LE HIR

PHOTO RODOLPHE ESCHER

POUR « LE MONDE »

